

- Le documentaire “La Fabrique des pandémies” montre l’impact direct de la perte de biodiversité sur l’irruption de pandémies.
- Au Congo, VSF s’efforce de reconnecter nature, hommes et animaux pour éviter ces “émergences”.

La biodiversité nous protège des pandémies

Entretien Sophie Devillers

Des forêts de Thaïlande aux grottes à chauves-souris du Gabon en passant par les réserves ornithologiques du Mexique ou des laboratoires d’Atlanta, en pleine pandémie de Covid-19, la réalisatrice française Marie-Monique Robin est partie, avec l’actrice Juliette Binoche, à la rencontre des scientifiques (virologues, parasitologues, primatologues...) qui cherchent à prévenir la prochaine pandémie. Le documentaire *La fabrique des pandémies*, qui sera diffusé prochainement sur la RTBF, rappelle que depuis une trentaine d’années, le nombre de nouvelles maladies infectieuses a explosé, avec entre une et cinq émergences par an. À 70%, il s’agit de zoonoses, maladies présentes chez les animaux avant de se transmettre aux humains. Pour les scientifiques interrogés, c’est clair, si nous continuons de détruire les écosystèmes, nous connaissons une ère “d’épidémie de pandémies”.

Pour le livre qui prépare ce documentaire, vous avez interrogé une centaine de scientifiques pendant le confinement du Covid. Ils étaient tous très déprimés car ils avaient averti qu’une pandémie allait arriver...

Oh oui, bien sûr! Ils étaient déprimés parce qu’ils s’y attendaient! Pour eux, les facteurs étaient là, ils les avaient identifiés. Leurs études le montrent. Ce qui m’a vraiment impressionnée, c’est la cohérence entre tous ces travaux de terrain, quel que soit le continent et quelle que soit la spécialité des chercheurs, ainsi que la convergence de leur constat. Ce qu’ils disent, c’est que l’on connaît les facteurs: déforestation, élevage intensif, globalisation... Et comme cela continuait, ils se disaient qu’une pandémie allait arriver.

La cause évoquée par ces chercheurs, c’est donc la perte de biodiversité?

Ils expliquent très bien que dans les zones tropicales, au sein des forêts primaires, il y a beaucoup de biodiversité: animale, végétale, et donc logiquement aussi de micro-organismes (virus, parasites, bactéries) potentiellement dangereux pour les humains. C’est en rompant les équilibres qui existent dans ces zones naturelles, notamment en zone tropicale, qu’on crée le danger. Au cœur du film et du livre, il y a l’effet dilution. Cet effet dilution est contre-intuitif car s’il y a beaucoup d’agents pathogènes potentiellement dangereux dans les forêts primaires, et s’ils sont portés d’abord par les rongeurs, ensuite les primates, ensuite les chauves-souris, on peut se dire qu’on va raser toutes les forêts et abattre toutes les chauves-souris! Mais c’est là qu’on crée l’énorme risque. L’effet dilution montre justement comment une grande diversité animale réduit ou limite le risque infectieux, c’est étonnant.

Comment fonctionne cette dilution?

Je suis allée à New York voir ce que font Felicia Keesing et Richard Ostfeld qui travaillent sur la maladie de Lyme (*transmise à l’homme par une piqûre de tique infectée par une bactérie, NdlR*) et qui ont mis au jour ce mécanisme, qui a ensuite été prouvé pour d’autres maladies. Ce couple de chercheurs a constaté que, dans la grande famille des rongeurs, qui sont le réservoir principal de virus de maladies potentiellement dangereuses pour les humains (tout en étant porteurs sains), il y a deux groupes: les généralistes qui se reproduisent beaucoup, s’adaptent à tout et mangent n’importe quoi, et les spécialistes, qui sont adaptés à une niche écologique spécifique, et qui disparaissent quand elle est détruite. Et ce sont les généralistes qui sont porteurs des maladies... Pour Lyme, l’animal porteur sain de la bactérie est la souris à pat-

tes blanches, un rongeur généraliste. Ils ont aussi montré que lorsqu’on morcelle une forêt, les grands prédateurs disparaissent (lynx, renard...) car ils n’ont plus assez d’espace. Ceux-ci ont pourtant une fonction écologique très importante: celle de contrôler la population des rongeurs car ils en mangent beaucoup. Et lorsqu’on fragmente les forêts, les rongeurs spécialistes liés à un type d’habitat disparaissent aussi. Résultat pour une tique: s’il y a une grande diversité d’animaux (cerfs, opossum et autres, pas seulement des souris à pattes blanches) autour d’elle, lorsque celle-ci pique le sang d’un mammifère pour se nourrir, la probabilité qu’elle s’infecte en le faisant est très diluée. Mais si la forêt est fragmentée, il y a cinq fois plus de risques que la tique soit infectée. Et donc qu’elle nous infecte ensuite!

Quelles seraient les solutions face au risque de pandémie? La nouvelle vision One Health serait-elle la panacée?

Avec One Health, le mot d’ordre de l’Onu est maintenant qu’il faut connecter la santé des écosystèmes, celle des animaux et des humains, parce qu’on est tous interconnectés. Ce concept est suffisant si cela inspire des mesures concrètes. Cela veut dire sortir de la logique des silos dans la recherche, au niveau politique (que le ministère de l’Environnement ne rame pas contre le ministère de l’Agriculture, par exemple), au niveau médical. Souvent, la médecine, en cas de virus, s’efforce de trouver un vaccin, mais non d’expliquer par quels facteurs le virus est apparu. [...] Les solutions sont aussi de manger moins de viande, revoir la politique agricole et l’élevage industriel qui est une catastrophe, car pour nourrir ces animaux, on déforeste. Sans oublier la déforestation importée. Si on ne fait pas cette reconnexion, on va au-devant d’autres pandémies.



PIERROT MEN

Marie-Monique Robin et Juliette Binoche, lors du tournage de “La